

Néhémy
Pierre-Dahomey
Combats



ROMAN Seuil

COMBATS

Du même auteur

Rapatriés

roman

prix Révélation SGDL

prix Carbet des lycéens

prix Cino Del Duca, sous suggestion

de l'Académie française

Seuil, 2017

NÉHÉMY PIERRE-DAHOMEY

COMBATS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-143153-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mon père, qui a fait ce qu'il pouvait

*À Tiphaine Samoyault,
qui a fait découvrir mon travail*

En apprenant que son mari venait de reconnaître le rejeton d'une négresse des mornes, la mère de Ludovic Possible a croupi six semaines dans une mare d'indignation, puis elle a rendu l'âme, étouffée par la colère. Ludovic n'avait que douze ans. Il a depuis gardé intact le souvenir de sa mère mourante, égrenant son chapelet entre deux vomissements et un râle plaintif. Les médecins ont eu beau conclure au typhus nautique ou à la fièvre des prisons, le jeune Ludovic a préféré une autre idée circulant autour du décès. Maman est morte de honte, s'est-il souvent dit, c'est l'adultère qui l'a tuée. Comme après le trépas sa très pâle mulâtresse de mère était devenue bleu foncé, couleur du déshonneur, Ludovic au fil des ans n'a pas manqué de voir là l'origine sentimentale, et non médicale, du mauvais sort de son parent.

Plus de soixante ans plus tard, à l'occasion du décès pourtant accidentel de sa propre femme, Ludovic

Possible est rattrapé par la honte, poison mortel entre tous. Espérant s'en prémunir, il décide de quitter sa grande maison du bourg de la Croix-des-Bouquets, chef-lieu de la plaine du Cul-de-Sac, pour s'installer sur ses terres agricoles.

Ludovic, comme la plupart des mulâtres de son âge, s'est fait pousser un troisième pied en bois de chêne : superbe canne au pommeau argenté, dont le motif piratique représente une tête de mort sur deux sabres croisés. On ne le voit jamais aller en redingote, toujours en pantalon flanelle retenu par les mêmes bretelles grises, qu'il pleuve qu'il tonne, sur sa chemise de lin couleur nuage par mauvais temps. Il porte son propre squelette, enchaîné par son très visible réseau veineux et unifié par sa peau.

Ludovic traverse le bourg de la Croix-des-Bouquets, se présente chez le commandant d'arrondissement, représentant des communes et garant de l'autorité publique, Éric Saurel en ses bureaux.

*

Dans les organigrammes hiérarchiques dormant sur les parchemins, enfermés dans des tiroirs de très haut placés, le commandant d'arrondissement, relais attiré du président de la République, chef des armées, s'assure de la paix publique, de la civilité des citoyens et de la bonne marche des institutions. Il coordonne

l'action des commandants de commune, quand il y en a, et reçoit copie de chaque entente écrite, de chaque contrat synallagmatique dressé devant notaire, dûment rempli, daté et signé, sous les armes de la République en bas de page à droite. Quant au commandant Éric Saurel, il ne doit pas son tout-pouvoir au précédent verbiage formel. Son secret en est tout autre : Éric Saurel est là depuis toujours. C'est un vieux soldat roublard, vétéran de l'Armée indigène d'Haïti, aligné et au front, aime-t-il à dire, lors de la guerre d'indépendance nationale. Il parle peu et boit beaucoup. Il arrange les plus forts sans jamais vraiment humilier les pauvres, citadins ou paysans. Le commandant Saurel jouit aujourd'hui de tous les titres civils et militaires, commerciaux et politiques, sans jamais en définir aucun, ni limiter ses propres missions.

Ludovic Possible se soucie peu du jeune soldat sans armes, assis bras croisés à côté de la porte dans le couloir, les yeux droit devant, jouissant en silence du contact avec sa chaise. Il entre dans le bureau d'Éric Saurel, c'est-à-dire une grande pièce claire située dans la maison personnelle du commandant, juste en face de sa chambre à coucher.

– Faisons une école à la localité de Boën, assène-t-il, sans un bonjour.

Éric Saurel, levant la tête, interrompt sa lecture. Il n'a pas l'air étonné d'une telle apparition. Rond comme un

chat et la face couverte de rouflaquettes cendrées, les mots semblent sortir tout seuls d'entre ses fines lèvres :

– Le code rural ne prévoit qu'un notariat, dit le commandant Saurel.

– Alors je serai notaire, en conclut Ludovic.

Il repart comme il est arrivé.

*

Une fois à Boën, qu'il connaît pourtant bien, Ludovic réalise à quel point cette contrée de la plaine est coupée du pays et isolée du monde. Personne ne sait qui y est mort et qui y vit. Les Boënnais poussent comme les plantes, se multiplient comme leurs chevaux et périssent comme des fruits mûrs. Par conséquent, le vieux Ludovic, *alias* Papa Possible, dont la première intention était d'ériger une académie, se retrouve à jouer au notaire, à être le garant administratif rattachant les paysans de Boën au simulacre national.

Ludovic Possible tient désormais les cahiers de comptes de la plaine : conflits agraires, contrats de dette que passent entre eux les paysans ou engagements de mariage que telle grand-mère trentenaire négocie sur une descendance qui n'est pas encore sortie du ventre. Il note également, autant que faire se peut, les dates de naissance et de mort, les possessions en têtes de bétail et tous les prénoms dans une fratrie. Parfois, certains prétendants viennent le voir avec leur désirée

pour qu'il consigne la promesse d'un amour éternel en échange de consentement sexuel.

Papa Possible devient le livre ouvert de la plaine du Cul-de-Sac. Plus besoin d'aller jusqu'à la Croix-des-Bouquets, car, aussitôt l'habitude prise par les Boënnais, d'autres localités se manifestent, et pour l'heure il en reçoit de tous bords. Ceux de Mardelle, la plus belle, ceux de Peyrac, venez en vrac, en passant par O'Gorman, c'est comment, ceux de Juan plein de pians ou de Vaudreuil sans écureuils, autant de recoins pittoresques qui inscrivent des slogans derrière leur nom pour briller à l'occasion des jeux champêtres. Seuls les fermiers qui travaillent sur ses propres terres ne viennent jamais voir le notaire Possible. Non pour des raisons évidentes de conflits d'intérêt, mais parce que, disent-ils, un homme qui sait combien tu gagnes ne doit savoir ni de quoi ni ce dont tu rêves.

*

Il est vrai que beaucoup d'habitants, élargissant le notariat, viennent se confier à Ludovic Possible comme ils le feraient dans un confessionnal, ou tout bonnement lui raconter leurs rêves. Au début il tentait de les interrompre, leur disant qu'un notaire ne note pas tout. Mais il a dû capituler et aujourd'hui ses visiteurs n'ont plus aucune idée de son titre : ils viennent, ils racontent, puis ils repartent. Ludovic Possible apprend

ainsi que dans leurs rêves les habitants mangent de la viande tous les soirs, le diable porte *le petit chapeau* de Napoléon Bonaparte, le Bondieu est une fillette, les hommes jouissent dans leurs belles-sœurs, les femmes étranglent bien souvent leurs hommes et le paradis ne compte aucun soldat. Sans parler de leur cauchemar à tous : partir d'ici, marcher, marcher jusqu'à se retrouver dans la même vie devant leur propre maison, identique.

Maître Possible n'abandonne pas pour autant ses desseins d'éducateur. Au fil des mois et des années, il prodigue aux enfants de la plaine une instruction sans codes ni contraintes. Il sait certes lire et écrire, mais rien ne le destinait à l'enseignement, et personne n'aboutit à une école tout seul, sans murs et, pour ainsi dire, sans personnel ni le moindre équipement. Il se trouve donc que les enfants fabriquent eux-mêmes ce qu'on appellera l'établissement scolaire, en commençant par la bâtisse, le programme et le système d'évaluation. C'est bien simple : tous les jours après la rosée du matin, Ludovic reçoit des gamins de tous âges, suivant la saison et la disponibilité de chacun, en commençant par ses propres arrière-petits-enfants, Jean-Zamor et Doréus, quelques-uns de ses neveux et nièces, ainsi que la mystérieuse fille prénommée Aïda, qu'il est allé chercher lui-même.

À vrai dire, l'initiative de Papa Possible a toutes les caractéristiques de l'entêtement. Elle pourrait même

friser le ridicule si le maître n'était pas un grand propriétaire respecté et le seul notaire connu du coin. Son arrière-cour est assez grande pour accueillir facile un parc de soixante-dix cochons bien gras, sans compter les nombreuses poules qui pourraient mener une vie paisible autour de la maison. Il préfère demander aux habitants d'y envoyer leurs enfants parce que, soutient-il, l'éducation est chose sacrée, l'avenir du monde des hommes. Il est même allé jusqu'à nettoyer l'ardoise de ceux qui contribuaient le plus en gamins. En réponse à cette générosité suspecte, certains jeunes gens viennent d'eux-mêmes pour aider leurs parents, s'épargnant au passage le pénible gardiennage des bêtes.

Quant à la fille Aïda, pour sa part, elle aime à se retrouver parmi ces garnements qui courent dans tous les sens et qui apprennent ensemble ce qu'aucun d'eux ne sait en particulier. À douze ans et huit mois, elle porte son corps comme un petit sac encombrant et laisse sa tête planer dans des mondes inconnus. Ludovic Possible n'a pas vraiment laissé le choix à sa mère. Aïda se retrouve là, à épier en silence et parfois imiter les autres. Quand il s'agit de construire quelque chose, un banc, une table, ou même refaire la tonnelle, elle contribue comme elle peut de ses maigres bras. Elle n'accepte jamais d'être mise de côté pour quoi que ce soit. Même si elle ne parle pas, il est difficile de vaincre son obstination. Elle reste collée aux plus grands, ne

demande rien, mais impossible de la faire décamper tant qu'elle n'a pas elle aussi un bout de bois à porter ou des pailles à tresser. Quand, de guerre lasse ou par pure méchanceté, certains entreprennent de lui donner un petit bain de poussière ou de lui tirer les cheveux, elle pousse un de ses cris épouvantables qui coupent net le braiment des ânes autant que le chant des coqs. Elle lance un regard de défi puis elle reprend son silence là où elle l'a laissé, jusqu'à participer comme tout le monde, ou presque. Cette défense sonore tient les autres en respect, isole assez Aïda pour qu'autour d'elle soit née une aura de mystère et de peur.

Seul Jean-Zamor, l'arrière-petit-fils de Ludovic Possible, a percé une brèche dans cette aura depuis qu'un jour il s'est battu pour elle contre une fille plus âgée. Jean-Zamor a déjà ses treize ans. Par la sueur et les poings, il défend Aïda de la persécution ambiante, des autres gamins braillards qui accusent Aïda de n'être qu'une enfant de la honte, une sorcière. Ils disent qu'elle est mal née, qu'elle a un mauvais ange ou encore qu'elle est née coiffée. Jean-Zamor reconnaît lui aussi à son amie de grands pouvoirs magiques, et pour cause : en novembre de l'année dernière, il l'a surprise en pleine conversation avec un des cocotiers du grand chemin, à quelques pas de chez Papa Possible.

Flanquée de sa petite robe caraco bleue qui flottait au vent, Aïda demandait à l'arbre de jeter de son haut

le caporal-chef, pour l'accomplissement final d'une hostilité collective.

*

C'était à l'occasion d'une tentative de recensement. Depuis que Ludovic Possible est arrivé à Boën, le commandant Éric Saurel, son supérieur par la force des choses, y a vu l'occasion de soumettre la contrée aux préconisations d'un certain *caporalisme agraire*. C'est-à-dire la stricte application du code rural de 1826 : quadriller le monde paysan, en faire la réserve forcée du nouvel État militaire, surendetté. Tous projets qui ne peuvent démarrer sans un décompte en règle des habitants, de leur progéniture ainsi que de leurs biens. Ce pourquoi le commandant Saurel a délégué son propre neveu, le jeune agent Pierre Saurel, afin de conduire le recensement.

En embarquant pour la nouvelle aventure, seul comme le Christ, le caporal Pierre Saurel, trentenaire tout à fait affable, s'attendait à un peu de résistance. Mais il ne pouvait en rien prévoir semblable hostilité : aucun paysan ni aucun notable ne lui a accordé la plus simple hospitalité, telle que décrite dans sa feuille de route. Il a dû passer plusieurs nuits fraîches, le ciel pour toit et ses vêtements pour drap, dans un vieux hamac suspendu entre deux cocotiers déclarés d'utilité publique. Rejoint par deux caporaux au titre

COMBATS

ronflant d'aides de camp, ils ont dressé une tente et ont essuyé de plus belle le mépris des Boënnais, qui parlaient d'eux comme de nouveaux colons. Jusqu'aux chiens aboyaient à leur passage, et Ludovic Possible, qui aurait très bien pu aider en adressant à Pierre Saurel ses propres notes, conformément à sa position de notaire en titre, était le premier défavorable au recensement. Il ne lui a même jamais adressé la parole, depuis son arrivée jusqu'à ce moment où le caporal-chef est tombé du cocotier de quinze mètres de haut en criant : « Sauve qui peut ! », comme la plus expressive des malédictions.

Le malheureux caporal est tombé du cocotier suite à la demande d'Aïda, écho de la clameur publique. Il était là, allongé au pied de l'arbre, comme en pleine sieste, sans une goutte de sang, la gueule ouverte et un filet de bave bleue prolongeant sa langue.

Plus de trois mois après cette mort subite, Boënnaïses et Boënnais n'ont toujours pas été comptés, et la basse-cour scolaire, caisse de résonance naturelle d'un tel événement, poursuit son train-train quotidien.

On trouve là quelques écritoires à plume, des ardoises pour la craie à la chaux que fabriquent les élèves, des rouleaux de papier à écrire, une dizaine de syllabaires et trois manuels de mathématiques dont un, qui n'est pas d'arithmétique, paraît si peu familier que tous s'accordent à penser qu'il est rédigé dans une langue inconnue des humains. Il y a aussi un débarras rempli de curieux objets, dont deux grosses caisses déposées là par des parents d'élèves en échange du temps qu'ils ne donnent pas au programme scolaire, ceux qui ne viennent pas garder les enfants de tous, et à qui personne ne demande de raconter leur vie en guise de matériau historique. Il est vrai que le pays est si neuf que tout un chacun, d'une certaine façon,

est un personnage historique. Et raconter sa vie relève autant du conte que des exemples pour demain, tandis que parler des pays voisins relève de la géographie politique autant que de la comparaison des époques. Sur le vaste territoire des vingt-six États américains du Nord, par exemple, à quelques lieues maritimes d'ici, la barbarie de l'esclavage se poursuit comme aux siècles perdus sous les griffes sales du passé, et le courageux mot de *nègre* occupe encore le lieu macabre des insultes. Que de choses étonnantes apprises sous l'obédience de Ludovic Possible qui, sans s'y attendre ni demander, récolte émoluments de pintades, sacs de vivres, feuilles de tabac et plants de cacao.

Les parents contribuaient également par des livres sans couverture dénichés on ne sait où, qu'ils basculaient dans les caisses du débarras. Tant et si bien qu'à un moment Ludovic a fait planter à côté desdites caisses une pancarte sur laquelle était écrit : « L'école ne reçoit plus de livres. Merci de votre compréhension. » Comme les seuls intéressés ne savaient guère lire que le mot « merci », les dons de livres se sont multipliés. Au bout du compte, l'accès au débarras s'est retrouvé bloqué et Ludovic menace maintenant de lâcher les chiens sur quiconque s'approche de son établissement avec un seul livre de plus.

*

À part l'académie, Ludovic Possible laisse vaquer trois chiens dans son arrière-cour : un épagueul et deux lévriers. La vivacité bien connue de ces bêtes n'est pas une bonne nouvelle pour les voleurs de poules. Sauf que, plus mauvaise nouvelle encore s'il faut le rappeler, Papa Possible n'a jamais eu la moindre poule. Quant aux canidés, ils s'appellent aujourd'hui Ti-beau, Le-maître et Le-grand, prénoms choisis et distribués par Aïda, tandis que tous les prénommaient jusqu'ici Le Français et Les Cubains, en référence aux chiens que le cruel général Rochambeau de l'armée française aurait fait venir de Cuba pour épauler ses soldats colonialistes, du temps de la guerre d'indépendance nationale. S'il est dit que Rochambeau n'avait en fait introduit dans la bataille que des terre-neuve du Canada, il est aussi vrai que l'épagueul, Ti-beau, vient personnellement de Paris, en France, et que les deux lévriers sont identiques à ceux qu'on voit dans les plantations cubaines, utilisés par les colons dans la pourchasse des esclaves marrons.

Quand Ludovic s'est installé à Boën cinq ans auparavant, il a amené ses chiens pour reconstituer ce qu'il lui restait de famille. Mais ceux-ci, tout jeunes, se sont vite révélés encombrants dans sa nouvelle vie de retraité. Ludovic a pensé un temps les renvoyer à la Croix-des-Bouquets. Puis il s'est rapidement rendu compte d'un beau compagnonnage et d'une adoption réciproque des enfants et des chiens. Il a aussi



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2021 N° 143150 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE